

Fordetroit

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

easyJet

ALEXANDRE FRIEDERICH

Fordetroit

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2015

Dans la lutte d'un individu contre ses semblables, l'individu doit vaincre. L'homme ne cède pas à l'homme.

DAZAÏ OSAMU

C'est ici que Ford perfectionna les chaînes d'assemblage. Il versait un salaire horaire élevé afin que les ouvriers s'achètent les voitures qu'ils construisaient. Et le temps devint de l'argent.

PETER METTLER, *The End of time*

Immofermeture

LE NOIR au pantalon maculé de sang s'élance vers le débit de liqueurs. Il manque la porte et chute. Les autres tiennent le trottoir. Au-dessus du panneau River Rouge volent trois mouettes. Les buveurs n'iront nulle part : ils ont jeté leurs chaussures, ils claquent des dents.

Celui qui est tombé se relève. Dans l'herbe, il y a un tonneau et une lanterne. Depuis deux jours, mon monologue intérieur est moins vif, l'activité du puits du langage – on se penche sur soi et toute une glossolie joue sa musique – baisse ; j'ai retrouvé le sommeil et je vois des lanternes dispersées dans cet univers en effondrement. Lanternes sur les porches des maisons, lanternes clouées et suspendues, lanternes ou simples ampoules qui diffusent une lumière poussive. Mais le ciel se couvre, le soleil disparaît, tout devient gris. Il pleut. Je tire mon vélo contre le magasin. Le groupe des ivrognes m'observe, puis une sorte de folie gagne les corps.

– Ah ça ! éructe l'un d'entre eux, regardez Eddy, regardez ce nègre ! Mais regardez-le ! Il s'en va ! Eddy s'en va !

Les buveurs, atterrés, vocifèrent :

– Ah ça, ça alors!

Celui qui s'en va lève la jambe et avance d'un grand pas. Il est déjà loin du groupe des buveurs, dans l'eau du trottoir, avec le ciel qui ruisselle dans son cou.

– Si c'est ça que tu veux, crie un homme du groupe, vas-y!

L'ivrogne qui a donné l'alerte prend les autres à témoin :

– Il part, il va partir!

Les mains en porte-voix, il ajoute :

– C'est ça Eddy, fous le camp!

Mais ce geste lui fait perdre l'équilibre. Un comparse le saisit par la manche et le redresse. Cette fois, il crie :

– Hé, tu vas où pauvre nègre?

Une mouette fuit vers Cadillac Complex et le Canada. Dans la direction opposée il y a toute l'Amérique.

Eddy a atteint le trottoir.

– Vas-y nègre, saute! Montre-nous ce que tu sais faire! Saute!

Il fait jouer ses doigts de pieds. Il vacille. Le feu passe au vert. Les voitures s'ébranlent. Lui reste là, désemparé. Il descend sur la route. Alors, comme s'il venait de prendre la mesure de la situation, il se met à pleurer. Il revient sur ses pas, se laisse tomber, disparaît dans l'herbe.

J'habite une chambre dans une maison de briques qui donne sur Virginia Park, à côté de l'hôpital de l'espoir. L'hôpital est vide, les vitres en sont brisées, la galerie a brûlé. À Détroit les incendies sont constants. Pas une minute ne se passe sans que les flammes ne ravagent une partie de la ville. Ce sont des accidents, des crimes, mais surtout des incendies préventifs. Un corps vide est un corps que la charogne occupe. Ainsi en va-t-il des bâtiments. Les voyous, les hallucinés, les mortifères et les parias, affluent, grimpent, s'incrument et pourrissent le lieu. Dès qu'un local se vide, une course folle s'installe entre la vie et la mort, entre les bien-portants et les phagocytes. En sous-sol, les voisins tiennent conclave. Prêts au pacte, ils tombent d'accord : armés de torches, ils se précipitent, boutent le feu au passé et brûlent les vestiges – par crainte de l'avenir. Le matin, après des heures de combustion dure, ne subsiste qu'une carcasse fumante et les zombifiés renoncent. L'incendie n'est pas heureux, il est nécessaire.

Je longe l'hôpital, renifle ses cendres. Avant de trépasser, un patient a écrit à la peinture noire sur la façade : chérie, n'oublie pas d'écrire.

Je ne connais personne dans cette maison. Les tapisseries de la chambre sont de couleur turquoise, les draps du lit, en papier, à usage unique et jetables. Des manuels de biologie encombrant un bureau. Une étagère est remplie de caisses de munitions. Chaque fois que je me couche, je me promets d'étudier l'avenir.

À mon arrivée, j'ai compté les maisons. Deux avaient des volets de fer. J'ai poussé la porte de l'une d'entre elles. Les chiens ont reculé. J'ai appelé dans l'escalier. Personne. J'ai trouvé une chambre et déposé mon sac, le papier du lit s'est froissé. Et si ce n'était pas la bonne maison? Dans le vestibule, les chiens ont léché mes mains. Je les ai lavées et je me suis assis sur le porche. Là, j'ai vu ma première lanterne.

Plus tard, j'ai voulu savoir d'où provenait ce bruit. Un souffle épais. Des paquets d'air qui retombent sur le quartier. J'ai découvert la John C. Lodge Freeway. Huit pistes d'auto-route à quelques mètres de mon lit. Cent vingt mille voitures y circulent chaque jour.

Le propriétaire est arrivé. Un garçon courtaud et musculeux. Cheveux roux taillés en brosse, une barbe-collier et un prénom français, Robert. Pendant une demi-heure il vide le coffre d'un break et dispose dans le vestibule du matériel de camping : pieux, sardines,

hamacs et moustiquaires, pelle, auges, bidons et bâches. Pour finir, un congélateur de survie dans lequel conserver un bœuf.

– Maureen! Il est là! Le type est là!

Robert allonge un vélo monocoque sur le canapé et appelle les chiens.

– Red! Russia!

Nous montons. Les planchers grincent. Il y a plusieurs jours que je n'ai pas dormi et j'ai des vertiges, mais ils tiennent à me montrer les chambres même si j'affirme avoir fait mon choix.

– Oui, oui... mais il y en a d'autres.

Dans ma poche, j'ai glissé une brosse à dents et un stylo. Voilà les objets dont j'ai besoin... alors une chambre ou une autre. "Des amis habitent la maison", me précise Maureen. Comme je m'enquiers du nombre d'étages, elle fait un vague geste. Puis Robert met fin à la conversation (cependant, ils n'ont cessé de se déplacer, de fureter dans des malles, de monter et de descendre, d'ouvrir et de fermer des placards) et disparaît par une porte latérale.

La maison semble à nouveau inhabitée. J'écoute à la porte. Est-ce bien par là que le couple est parti? Plus un mouvement. Pas un bruit. La maison est-elle profonde? Robert et Maureen semblent s'être évanouis. Peu après,

je vais dans la salle de bains et tombe sur un inconnu : un vieillard au corps de yogi savonne une tenue de garagiste.

Couché dans mes draps, je fixe à travers la moustiquaire la lanterne qui pend au porche d'une maison posée à cinquante mètres dans la nuit et dans les herbes folles. Façade de bois décloué, fenêtres borgnes, graffiti. Pourtant l'électricité fonctionne, l'ampoule éclaire. Cette maison a été bâtie dans les années 1950, à l'époque de la splendeur. Elle est faite d'une ossature de bois noble, de planches odorantes, d'un toit pour les pluies de printemps, d'une charpente pour tenir la neige. Un chantier qu'on imagine mené le week-end entre amis, ouvriers de la même usine, peut-être collègues de chaîne, un fleuron de l'architecture intime. Vêtus de salopettes, coiffés de casquettes plates, la santé virile, ces hommes bâtissent un rêve. Les femmes s'enorgueillissent de ces maisons qui sortent de terre. Elles sont érigées sur des lopins d'herbe fraîche qui ferait pâlir d'envie nos générations et possèdent un garage où garder ces mastodontes que fabriquent alors Chrysler, Ford ou Tucker. De tout ça, il ne reste ce soir qu'une mesure claudicante signalée par une lanterne. Je fixe les livres de biologie, tente de déchiffrer les titres. Cinq coups de feu sont

tirés. Trois, et un et un. Un tir professionnel, policier. Et plus rien. Ni cri ni sirène. Seul persiste le souffle de la John C. Lodge.

Voilà des années que je veux écrire un *Traité de la disparition*. Pas une œuvre littéraire mais un texte uniquement composé de conseils pratiques dont n'importe quel écolier terrestre pourrait tirer profit. Un chapitre d'introduction suivi d'une série de formules. Les pères de famille prendraient le livre en main et passeraient à l'acte. Un *Traité sur la meilleure manière d'échapper au monde*. Si l'exercice est mené à son terme, le corps et l'esprit deviennent des fantômes. La personne qui a disparu est toujours là, mais sur le plan social, elle est invisible. C'est alors que commence la partie gratifiante de l'exercice : elle réapparaît, elle est ailleurs ; elle se recompose sous une autre forme, une forme libre et non contrôlable. La maison de Virginia Park est le lieu idéal pour débiter l'écriture d'un tel livre. Robert détient peut-être une partie des formules. Ses préparatifs déjà m'intriguaient. J'aurais juré que lui et Maureen concoctaient un plan de ce genre.

Le week-end est passé et ils sont toujours à l'affût, regroupant dans le salon râtaux, boîtes de viande, cordages et fusils. Je me demande si j'entendrai parler du couple dans les

journaux. Mais peut-être Robert n'est-il qu'un Américain décidé à lutter contre la fausse vie. Un homme en procès de fuite. Un homme qui tente une approche extérieure. Se défaire de la situation, se réfugier en campagne, boire l'eau des rivières, cueillir les pommes à même les arbres. Et pour mener à bien son projet, il lui faut paqueter des kilos de matériel. Tandis que je cherche le sommeil, le couple remue dans les étages. Chez nous, on aurait parlé. Ici, en Amérique, ceux qui remuent se contentent de remuer : ils sont efficaces ou en proie à une terrible solitude. Quant à moi, si je veux passer des milliers d'heures dans Détroit afin de savoir si cette ville n'est pas notre avenir, il me faut dormir. Mais chaque fois que je ferme les yeux, je suis pris dans le trafic, emporté par le souffle puissant de la John C. Lodge. La maison tremble. Maureen me rassure :

– Ford a convaincu la municipalité de recouvrir les voies du tram. Si tu restes assez longtemps, tu les verras réapparaître.

D'une façon ou d'une autre, tous les mystères de la ville, sa genèse, sa puissance, sa déroute, tiennent à l'aventure fabuleuse de cet homme, Henry Ford. Un caractère contradictoire marqué de légendes. À l'été 1903, il rachète un hangar à fiacres et fait livrer son caoutchouc du

Congo belge. Il travaille des moteurs, boulonne des châssis, moule des pneus. Cinq ans passent. Un jour d'août, la Ford T, première voiture de série, envahit le monde. Le regard des peuples se tourne vers Détroit. L'épopée commence. L'Amérique a trouvé son saint. De l'autre côté de l'Atlantique, Hitler accroche le portrait de l'entrepreneur dans son bureau. Cinquante ans plus tôt, Marx a écrit son œuvre maîtresse : *Le Capital*. La doctrine inspire les ouvriers des usines automobiles. Des grèves éclatent à Hamtramck et à l'usine Packard. Ainsi Ford n'est pas seulement au cœur du destin de Détroit qu'il façonne, domine, transforme et manipule, il est au cœur de l'histoire de notre ère industrielle, de son apogée à sa décadence, et c'est cela que Maureen m'explique à propos des voies. La ville était dotée d'un réseau complet de tram. L'inventeur de la voiture obtint de le faire supprimer. Des nappes de bitume furent coulées sur le fer. Le réseau de transport devint caduc. Aujourd'hui, faute d'entretien, les voies réapparaissent.

– Un jour nous vivrons dans le silence, il n'y aura plus de tram ni de voitures, rien que des voies qui ne mènent nulle part.

C'était juin. À peine commencée, la nuit finissait. Le lit montait à hauteur de fenêtre.

Quand je tournais la tête à droite, j'avais une vue plongeante sur la rue. Or, si on regarde par une fenêtre, c'est pour guetter un voisin ou surprendre des conversations. Dans ce quartier de New Center, rien de tel : cinq jours que je n'avais pas surpris un passant. Il y avait bien cet ouvrier chargé d'allumer des feux, mais il ne s'éloignait pas de sa voiture et quand une portière claquait, quand un moteur démarrait, c'était Robert ou un habitant de la maison qui se rendait en ville. Le passage d'un vivant, homme ou femme, les bras ballants, les yeux ouverts, et qui respire, non : cela ne se produisait pas.

D'ailleurs, lorsque je marchais, mes jambes refusaient de me porter. Je faisais du surplace. Avant même d'atteindre la piste latérale de la John C. Lodge Freeway, j'étais perdu. La population de Détroit vit sans miroir. Ici, nul ne comprend qu'un miroir sert à se regarder, ou plutôt s'envisager. On dirait des individus vampirisés, incapables de se reconnaître. Corps pourtant exponentiels, hors gabarits. Ils se croisent sans établir de contact.

Cela explique pourquoi les employés venus respirer au pied des buildings portent une étiquette autour du cou : ils cherchent à se distinguer des buveurs, des égarés, des fous. Mais

étiquette ou ivrognerie, nul ne peut dire qui est qui. Toute une population s'est perdue de vue. Marcher le long des avenues en espérant croiser d'autres chercheurs est chose vaine. À cette vitesse, dans Détroit, le marcheur ne fait que s'enfoncer dans la solitude. À la fin du mois, je demande à Robert de m'emmener dans un magasin pour acheter un vélo. Il m'embarque dans son Opel.

– Cass Corridor, dit-il.

Cette avenue historique séparant les fermes des colons français au XVII^e, puis donnant sur un quartier résidentiel pendant l'ère victorienne, était devenue au début de l'aventure automobile le magasin à ciel ouvert des vendeurs de pièces de rechange. Large, terne, poussiéreuse, sa partie haute ne ressemble plus à rien le matin où Robert m'y conduit. Depuis Virginia Park, il bifurque plusieurs fois à angle droit ce qui ne manque pas de me faire penser au plan quadrillé adopté dans toutes les villes des États-Unis sur recommandation expresse de Jefferson. L'agrarien y voyait un moyen efficace de lutter contre la centralisation du pouvoir. En réalité, si ce plan aboutit à la division de l'ensemble du territoire américain en lots, c'est d'abord en vertu des facilités évidentes de mesure et de l'adaptabilité à la

spéculation foncière. Or, à ma grande surprise – je le constaterai plus tard – Détroit échappe à l’absolutisme de ce régime. Elle est même l’une des seules capitales du pays, avec Bâton-Rouge et Indianapolis, à privilégier les mouvements organiques et le hasard.

Avec des notes de lyrisme et des sanglots dans la voix, Robert remet son sort entre les mains du mécanicien, un hippie filiforme.

– ... donc le rayonnage, la caisse de pédalier et la tige de selle? Tu me réparas ça pour quand?

Robert s’interrompt (nous sommes dans un garage de Cass Corridor, The Hub, et je viens de comprendre que, à Détroit, les rares magasins étant, comme celui-ci, cachés derrière des murs, tout service sollicité implique une connaissance ésotérique de la ville) et s’éponge le front.

– Ce monocoque est splendide, je ne me plains pas, mais quand je pense à mon ancien bolide... Je n’arrive pas à croire qu’il soit irrécupérable!

Sans piper, le mécanicien note le coût des réparations dans un carnet graisseux.

– Je sais Kevin, on en a déjà parlé, mais vois-tu, c’est comme si on m’avait amputé.

Serre là! Là, mon bras, serre mon bras. Je me sens tout drôle...

Le mécanicien coince son bout de crayon sur l'oreille et prend le pouls de Robert.

– Il reste deux semaines avant la compétition, je suis surentraîné et si par bonheur je n'avais pas brisé mon ancien vélo... N'oublie pas la tige hein?

Tout en écoutant, je tourne autour du mono-coque. Un grand cru. Courbes élégantes et robustes, potence ajustable, cintre de triathlon. Dans le même temps, je réfléchis à la composition de l'assiette que je dévorerai dans un grill tout à l'heure : patates, œufs, saucisses, lard.

– Et toi, tu prends quoi?

Robert me fixe d'un air péremptoire. Un instant, j'ai l'impression qu'il parle de drogue. Je me penche sur la marchandise : une dizaine de vélos dont même une brocante ne voudrait pas.

– Le bleu.

Un vélo de femme à 150 dollars que, quelques jours plus tard, je verrai sur piédestal au musée historique de la ville de Détroit.

Il est dix heures du matin à Virginia Park. J'ai retrouvé le sommeil et un sentiment de bonheur m'envahit. J'empoche quelques dollars et me faufile entre Red et Russia. Je pédale

sur mon Roadster. De grands édifices de pierre se dressent dans le matin. Buildings ocre de New Center, centres de commande industriels des années 1950, General Motors et Fischer Body, leurs halls, leurs fenêtres, leurs squares. L'activité du puits du langage est retombée. Me voici tranquille. Devisant dans l'air frais, je vais à mon rythme. Près de Woodward avenue, des ouvriers balaient les décombres : pans de façades éboulés, trottoirs convulsifs, bancs et bornes. Ils appuient sur ces racines qui affleurent, trouent et menacent les socles. Au débouché d'Euclide Street, devant la Detroit Academy for Science, Mathematics and Technology, un Noir pulvérise le chiendent. Le cheveu pauvre, balafre sur le crâne, il porte le plastron orange des community workers. Son pantalon de velours côtelé, ses mocassins et sa veste de costume rappellent le siècle de la bienséance. Sa manière de se mouvoir, elle aussi, est anachronique : il procède par touches, en homme réfléchi, confiant dans l'organisation du monde, peut-être doué de foi. Un œil dans ma direction et il poursuit le combat, disparaît à l'angle du bâtiment, revient par l'autre côté. Il pose alors la main sur mon épaule.

– Vous savez...

Il a l'air épuisé, ses yeux brillent.